

Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg
Band: 72 (2010)

Artikel: De Fribourg (Suisse) à Lourdes (Manitoba)
Autor: Guillaume, Julien
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-817935>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

DES COLONS CATHOLIQUES ET FRANCOPHONES AU CANADA

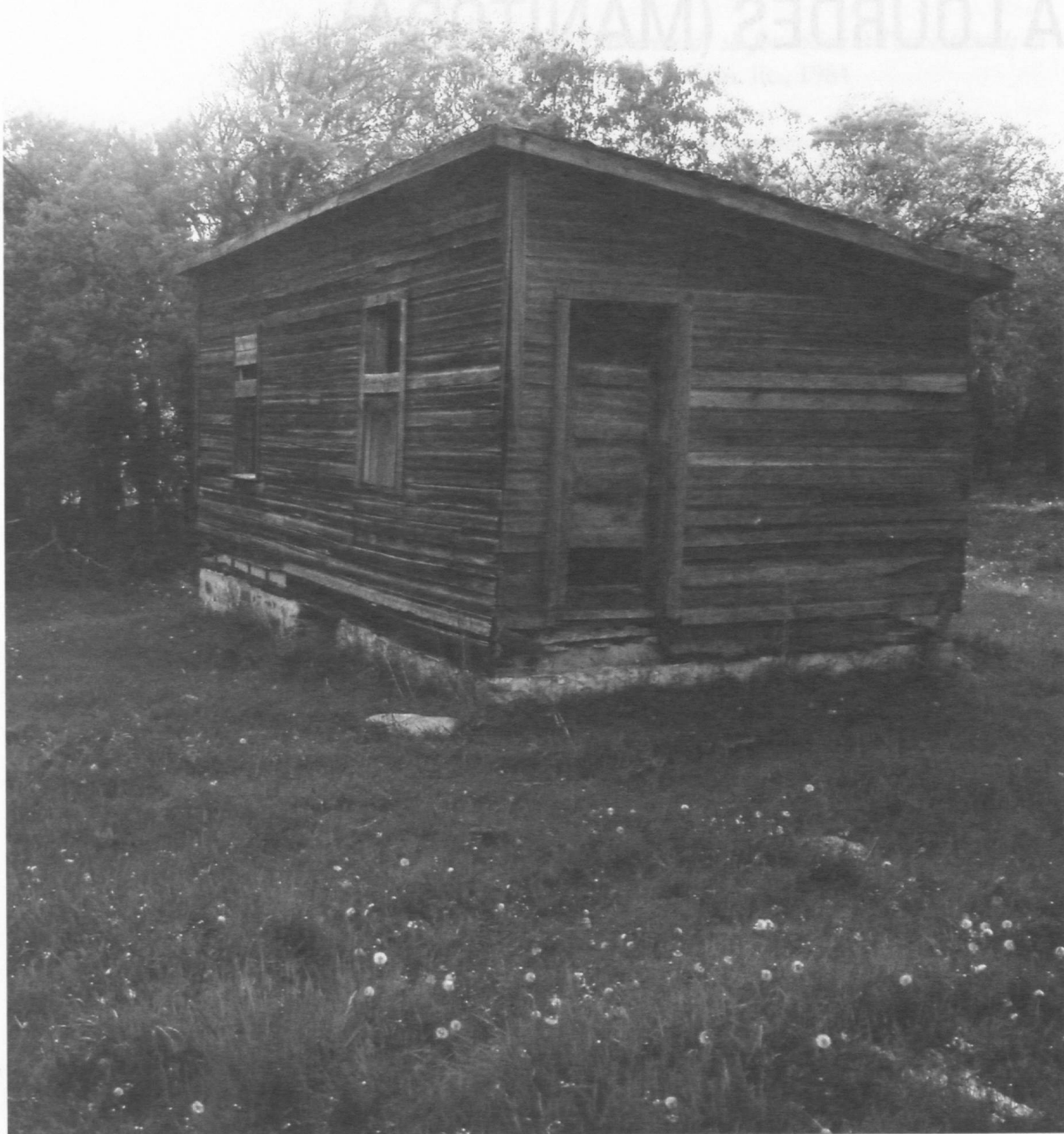
DE FRIBOURG (SUISSE) À LOURDES (MANITOBA)

Quand le Gruérien Antoine Dupasquier émigre dans l'Ouest canadien, en 1891, il s'intègre dans un flux suscité par l'archevêque de Winnipeg, organisé par des chanoines français et alimenté par le clergé fribourgeois.

PAR JULIEN GUILLAUME

Alors étudiant à l'université de Fribourg, l'auteur a consacré son mémoire de master en histoire contemporaine à un épisode de la colonisation de l'Ouest canadien impliquant plusieurs familles fribourgeoises. Il travaille actuellement à un film sur l'agriculture en Valais.

Une «maison de pionnier»
conservée à Lourdes
(Manitoba).
Photo Julien Guillaume



Avril 1891. Alors que les Suisses s'apprêtent à célébrer, pour la première fois, leur fête nationale et commémorer les 600 ans de la Confédération, Antoine Dupasquier, agriculteur et apiculteur renommé du Sud fribourgeois, quitte définitivement sa terre natale avec ses deux fils Charles et Joachim (et deux enfants de celui-ci), ainsi que son neveu Célin. Direction: l'Ouest canadien. Décision est prise par ce veuf de 48 ans de s'exiler outre-mer, car sa ferme de Villaraboud a été détruite par les flammes. Avec des membres de cinq autres familles du sud du canton, les Dupasquier rejoignent, dans le port belge d'Anvers, un petit groupe d'une trentaine d'autres colons français, en majorité des chefs de familles; les familles devant suivre les années suivantes.

Une fois au complet, le convoi, encadré par trois Chanoines réguliers de l'Immaculée-Conception (CRIC) qu'emmène leur chef Dom Paul Benoit, embarque pour un voyage de quelque 8000 km parcourus en trois semaines, au rythme des moyens de locomotion à vapeur. Après huit jours de bateau sur l'Atlantique Nord, nos Européens débarquent à Québec, à l'époque porte d'entrée estivale de l'Est du Canada. De là, ils prennent le train du *Canadian Pacific Railway* jusqu'à la gare de Treherne, située au sud-ouest de la ville de Winnipeg dans la province du Manitoba. Ils marchent encore une vingtaine de kilomètres jusqu'à l'emplacement de la future colonie missionnaire de Notre-Dame-de-Lourdes, que colons et chanoines vont commencer à bâtir, dès leur arrivée sur place, le 14 mai 1891.

C'est dans le contexte plus large de la colonisation de l'Ouest canadien durant les quatre dernières décennies du XIX^e siècle que s'inscrit la fondation de Lourdes, Manitoba.

DES AGENTS DE COLONISATION EN SOUTANE

En 1870, la jeune Confédération canadienne (ou *Dominion* du Canada), née en 1867 de l'union de ses quatre provinces fondatrices de l'Est, acquiert la Terre de Rupert et les Territoire du Nord-Ouest, gigantesques espaces peuplés alors d'Indiens et de quelques coureurs des bois français, les Métis. Dès lors, pour affirmer sa souveraineté sur ces immenses prairies de l'Ouest, sur lesquelles l'impérialiste voisin américain a tendance à lorgner, et pour mettre en culture ces étendues en friche, Ottawa tente de séduire des colons agriculteurs qualifiés – seuls jugés capables de supporter le travail harassant et la vie dans les bois – dans l'Est du pays, aux Etats-Unis, mais également en Europe¹, en particulier

¹ Valerie KNOWLES, *Strangers at Our Gates: Canadian Immigration and Immigration Policy, 1540-2006*, Toronto: Ed. Dundurn Press, 2007, p. 69.

en Suisse. Au tournant du XIX^e siècle, les autorités canadiennes disposent de deux outils promotionnels de taille pour attirer le colon dans l'Ouest, en plus de leurs agents d'immigration basés à l'étranger. Le premier est le chemin de fer transcontinental du *Canadian Pacific Railway*, achevé en 1885 et qui relie l'Atlantique au Pacifique sur plus de 6000 km. Deuxièmement, le *homestead*, un lot de terre d'environ 64 hectares que le colon-agriculteur dès l'âge de 21 ans peut acquérir en toute propriété, moyennant seulement 10 dollars de frais, après avoir défriché une partie de celui-ci et y avoir construit la «maison du colon» – une spartiate maisonnette en bois, qui protège mal des hivers glacials des prairies. Une organisation du territoire à l'américaine, qui a le désavantage d'isoler les pionniers les uns des autres.

Cette politique migratoire orchestrée par un gouvernement canadien représentant la majorité anglophone du pays porte ses fruits, en entraînant un afflux important de colons protestants anglophones vers les prairies de l'Ouest durant les dernières décennies du XIX^e siècle. Mais, du coup, l'équilibre confessionnel de la région, encore en faveur des catholiques francophones (les Métis) vers 1870, s'en trouve menacé. Face à cette situation, l'archevêque de Saint-Boniface (actuel quartier français de Winnipeg), Mgr Alexandre Taché, qui entend «assurer la survivance du fait français»² dans l'Ouest, envoie, à son tour, ses propres agents de colonisation «en soutane» recruter des colons catholiques de langue française dans la province du Québec, aux États-Unis et en Europe francophone. Répondant à l'appel pressant de Taché, le chanoine français Dom Paul Benoit effectue à l'été 1890, dans le Québec et le Manitoba, un voyage d'exploration durant lequel il se met en quête d'un territoire où fonder une colonie missionnaire. Né aux Petits-Nans dans le Jura français en 1850 et issu d'une famille agricole, Joseph-Paul-Augustin Benoit fait son entrée dans l'ordre des Chanoines réguliers de l'Immaculée-Conception en 1877 en s'établissant à la cathédrale de Saint-Claude, proche de la frontière suisse. Fondé en 1866, en ce lieu, par Dom Adrien Gréa, l'ordre des CRIC (ou Gréatins) est une congrégation «qui pratiquait les traditions religieuses des premiers siècles chrétiens».³ Ultramontaine, opposée aux idées laïques de la III^e République et appelant au rétablissement de la monarchie, la pensée de Dom Benoit, homme de droite, est en phase avec les règles des CRIC.⁴ Elle explique également son attrait pour le Canada. «Avec ses riches ressources naturelles, ses fortes croyances et ses familles nombreuses, ce pays lui apparaissait plein d'avenir pour les catholiques.»⁵

² LALONDE 1983.

³ Maurice DUPASQUIER, *Dom Paul Benoit et le Nouveau Monde 1850-1915*, thèse de maîtrise, université Laval, Québec 1972, p. 55.

⁴ *Ibid.*, p.31.

⁵ Donatien FRÉMONT, *Les Français dans l'Ouest Canadien*, Cahiers d'histoire de la Société historique de Saint-Boniface n°1, Saint-Boniface: Editions du Blé, 1980, p. 45.

Durant son voyage exploratoire, Benoit jette son dévolu sur une région de la montagne Pembina (450 m d'altitude), située dans le diocèse de Saint-Boniface, où plusieurs colons sont déjà installés sur la localité appelée à devenir, l'année suivante, la paroisse de Notre-Dame-de-Lourdes. Bon nombre des terres de la future colonie sont rocailleuses, accidentées et difficiles à mettre en valeur; les meilleures acres⁶ de terres ayant déjà été pris en contrebas de la montagne par les colons anglo-protestants, sous forme de *homestead*.⁷ Mais plus que la qualité des sols, c'est la situation géostratégique qui plaît ici au Gréatin: l'endroit lui paraît éloigné des tentations du monde moderne, la plus proche station de chemin de fer étant située à 20 km, et – surtout – sa future paroisse se trouvant dans un archidiocèse francophone menacé.

De retour du Canada, en septembre 1890, Dom Benoit reçoit les pleins pouvoirs de son supérieur Dom Gréa pour aller fonder une colonie à l'emplacement choisi. Il organise aussitôt une campagne de recrutement habile auprès de futurs colons agriculteurs, en particulier des Fribourgeois et des Valaisans. Ces pionniers sont appelés à poser les bases matérielles et assurer la viabilité économique de Notre-Dame-de-Lourdes et, dans le même temps, tels des pions au service de la stratégie de Mgr Taché, renforcer les rangs des catholiques de l'Ouest franco-canadien.

LA PROPAGANDE DES CHANOINES... ET LA CRISE MONDIALE

La promotion de la région de Notre-Dame-de-Lourdes commence sans doute dès la fin de la décennie 1880 dans le canton de Fribourg, selon l'historien canadien Maurice Dupasquier, au travers des deux prieurés que les chanoines réguliers ont fondé dans le canton⁸: le premier à Mannens en 1883, suivi deux ans plus tard par celui de Notre-Dame de Fribourg, fermé en 1893. Ces deux maisons sont «nées en Suisse, sous l'influence de Mgr Mermillod.»⁹ Par la suite, les Gréatins fondent leur troisième prieuré du canton à Tornay-le-Grand, en 1897.¹⁰

Une campagne publicitaire plus formelle débute à la fin septembre 1890, à la suite de la rencontre entre Dom Benoit et le cardinal Gaspard Mermillod, évêque de Lausanne, Genève et Fribourg. Une lettre du chanoine adressée à Mgr Taché, le 24 septembre 1890, nous renseigne à ce sujet:

«Monseigneur, Notre Rév. Père Supérieur m'a envoyé rendre compte de mon voyage à S.E. le cardinal Mermillod, à Monthoux, près

⁶ 1 acre = env. 0,4 ha

⁷ DUPASQUIER, *op. cit.*, pp. 91-92.

⁸ *Ibid.*, p. 75.

⁹ Mgr Félix VERNET, *Dom Gréa 1828-1917*, Paris: Ed. Labergerie, 1938, p. 93.

¹⁰ *Ibid.*, p. 112.

de Genève, quelques jours après mon retour du Canada. Je l'ai intéressé, je crois, aux choses du Canada, et tout spécialement à Votre Grandeur. (...) J'ai reçu ces jours-ci plusieurs lettres de nouveaux colons désireux de partir au Canada. Avec l'aide du bon Dieu, nous pourrons, je crois, mettre en train une émigration sérieuse.»¹¹

Deux jours plus tard, une circulaire promotionnelle de deux pages, rédigée par Benoit, est publiée dans quatre journaux de l'Est de la France et dans le quotidien ultramontain français *L'Univers*.¹² Le feuillet aurait aussi été distribué dans quelques paroisses fribourgeoises, avec la bénédiction de Mgr Mermillod¹³, par les curés de Vuadens et de Châtel-Saint-Denis en particulier. C'est peut-être ainsi que notre agriculteur sinistré Antoine Dupasquier a eu vent du Manitoba. Calquée sur les libelles propagandistes du *Dominion* canadien, mais avec la composante religieuse en plus, cette circulaire «Emigration au Canada» vante de manière exagérée les mérites agricoles de l'Ouest:

«Une nouvelle paroisse, sous le beau nom de Notre-Dame de Lourdes, vient d'être érigée civilement et canoniquement, près de Saint-Léon et de Saint-Alphonse, dans une région très fertile, au voisinage de deux chemins de fer. Elle comprend huit *townships* [sic], c'est-à-dire huit cents kilomètres carrés. Un premier noyau de cent colons environ vient de s'y former; il reste cent lots gratuits encore disponibles: (...) de plus il y a cinq cents lots environ qui peuvent être achetés à bon marché pour vingt francs l'hectare et même moins.»¹⁴

Ne part pas à Lourdes qui veut! Dans les campagnes du Sud fribourgeois, par exemple, un recrutement méticuleux des colons se met en place par l'intermédiaire des curés de quelques paroisses, se faisant agents d'émigration pour Dom Benoit. Citons, parmi eux, l'influent Joseph Comte, curé de Châtel-Saint-Denis et membre du *Piusverein*, association conservatrice et ultramontaine née en réaction aux idées libérales des radicaux de 1848.¹⁵ Cette sélection s'inscrit dans la politique de recrutement de Mgr Taché, qui n'entend pas voir débarquer n'importe quelle personne de langue française dans son diocèse en péril. «Les anticléricaux, les communistes et les anarchistes devaient être écartés.»¹⁶ Ainsi, Antoine et Joachim Dupasquier sont acceptés par Dom Benoit, d'une part, en raison de leur profession annexe de charpentier, utile pour aider à l'érection des premiers bâtiments des religieux, mais aussi parce que ce sont de fidèles croyants. Jusqu'en 1895, six convois de colons européens partent pour Lourdes sous la conduite des chanoines gréatins. Par la suite, les migrants

¹¹ Centre du Patrimoine (CDP) Saint-Boniface, T 42959-42961, Lettre de Dom Paul Benoit, CRIC, St-Claude (Jura), à Mgr Alexandre Taché, le 24 septembre 1890.

¹² DUPASQUIER, *op. cit.*, p. 95.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ Fonds privé, Dom Paul Benoit, «Emigration au Canada.» Saint-Claude, le 26 septembre 1890, Imprimerie catholique de l'Est, C. Martin, Petit Barmon et Cie, à Lons-le-Saunier.

¹⁵ Jacques JENNY, *Le Piusverein à Fribourg, une Association politico-religieuse 1857-1899*, mémoire de licence, université de Fribourg 1974, p. 65.

¹⁶ LALONDE 1983.

vont continuer à arriver par leurs propres moyens. «Le courant était modeste, très modeste, mais bien établi.»¹⁷ En 1910, la colonie compte 1029 habitants de neuf nationalités dont 162 Suisses, Fribourgeois et Valaisans.¹⁸ Il faut se faire une image nuancée des causes de départ pour la colonie manitobaine, en précisant que tous les Fribourgeois expatriés entre 1891 et 1910 ne sont pas sans le sou, on l'a vu avec l'exemple des Dupasquier. Il y a également les trois jeunes frères Delaquis, citoyens de Fribourg qui rêvent de faire fortune en Amérique. Toutefois, le fait que la plupart des émigrants partent du Sud fribourgeois s'explique par le fait qu'à cette époque la région a le taux de paupérisme le plus élevé du canton (surtout le district de la Gruyère)¹⁹, une pauvreté sans doute renforcée par la crise économique mondiale qui touche aussi la Suisse de 1880 à 1893. La crise pousse des milliers de nos compatriotes à l'exil, en particulier des agriculteurs.²⁰ Notre-Dame-de-Lourdes accueille également son lot de «moutons noirs» fribourgeois, en particulier des fils de bonnes familles. Les migrants les plus pauvres de notre canton bénéficient d'une aide financière des Gréatins pour franchir l'Atlantique et «se partir» une fois sur place. Antoine Comte, négociant de la ville de Fribourg et frère du curé de Châtel-Saint-Denis, aide aussi financièrement quelques colons fribourgeois dans la dernière décennie du XIX^e siècle. Pas un sou d'argent public n'est versé pour cette migration plus officieuse qu'officielle. Le contexte migratoire posé, faisons un gros plan sur le développement économique de Lourdes durant ses 20 premières années d'existence, dans un environnement nord-américain qui a peu en commun avec la Gruyère, quoiqu'en dise la propagande des chanoines.

LE SALUT PAR L'APICULTURE?

Rien n'est gagné, lorsque le premier convoi composé d'une quarantaine de colons arrive, le 14 mai 1891, sur l'emplacement des quatre *townships*²¹ de la future colonie qu'ils vont devoir défricher pour les rendre cultivables. Pourtant, au terme de sa période pionnière, en 1910, Notre-Dame-de-Lourdes affiche un développement économique régulier, tant au niveau du cheptel que des surfaces mises en culture, auquel ont contribué les Fribourgeois. Deux moteurs économiques en particulier motivent, selon nous, la plupart des exilés de notre canton à ne pas baisser les bras, dans des débuts qui furent extrêmement pénibles. Premièrement, pour beaucoup, l'impossibilité de revenir en arrière, conjuguée à la volonté

¹⁷ DUPASQUIER, *op. cit.*, p. 121.

¹⁸ GABORIEAU 1990 (édition complète), p. 74.

¹⁹ François WALTER, *Les campagnes Fribourgeoises à l'âge des Révolutions 1798-1856*, Fribourg: Editions universitaires, 1983, p. 73.

²⁰ Gérald ARLETTAZ, «L'émigration suisse outre-mer de 1815 à 1920», in *Etudes et Sources* n°1, Berne: Archives fédérales suisses, 1975, p. 45.

²¹ Bien que la circulaire de septembre 1890 fasse référence à huit *townships*, Dom Benoit n'en reçoit finalement que quatre des autorités canadiennes.

de prouver à la mère-patrie qu'ils ne l'ont pas quittée pour rien (nous parlons ici d'un moteur «économico-culturel») et, deuxièmement, le fort *leadership* de Dom Benoit qui tient ses paroissiens sous ses ordres, d'une main de fer.

N'allez surtout pas vous établir sur la montagne Pembina, ce sont de mauvaises terres! C'est en substance ce qu'écrit dans une lettre à son frère, et dans un style bien à lui, le jeune Paul Tercier, en février 1899. Ressortissant de Vuadens, ce dernier est installé depuis 1888 sur l'exploitation de son oncle Léon Moret, à Fort Saskatchewan, dans la future province de l'Alberta. Paul, qui désire que son frère le rejoigne au Canada, lui vante les mérites de sa région:

«Il ne te faut pas regarder après ceux de Vuadens et beaucoup de familles du canton de Fribourg qui sont établies dans le Manitoba. Ils sont arrivés bien trop tard pour prendre de belles terres. Ils ont dû aller prendre des terres que les Pères de Notre-Dame de Lourdes cherchent à faire prendre à des colons qui arrivent dans le pays pour les avoir sous leurs ordres. Ces terres-là, ce sont des terres qui prennent la vie d'un homme pour les défricher, tandis que par ici les terres sont bien plus belles et à peu près rien de bois.»²²

Face à cette situation peu enviable, notre Antoine Dupasquier réussit à tirer son épingle du jeu dès le début de la colonie de Lourdes, en laissant de côté la charrue et le défrichage des terres pour se spécialiser dans une filière mieux adaptée à cette région encore boisée. A son arrivée, au printemps 1891, lui et son fils Joachim acquièrent chacun leur *homestead* près de l'emplacement des futurs bâtiments des chanoines. Mais Antoine va surtout se distinguer en étant à la base d'une forte activité apicole sur la montagne Pembina. Maître-apiculteur fribourgeois renommé, il possède déjà un rucher de plus de cent colonies en Gruyère. Au Manitoba, il rachète pour 8 \$ (40 CHF de l'époque) une ruche à Gédéon Lesage, colon québécois établi à Lourdes, et se lance dans une production qui va vite devenir florissante. A l'automne 1903, il possède 116 ruches et la saison apicole 1904 lui rapporte 450 \$ (2250 CHF). Dès le milieu des années 1890, Antoine vend ses ruches jusqu'à Edmonton, en Alberta, peut-être par l'intermédiaire de ses compatriotes de Fort Saskatchewan, et même au-delà. Au début du XX^e siècle, une véritable industrie de l'abeille s'est développée à Lourdes, principalement en mains helvétiques (neuf maîtres-apiculteurs fribourgeois et quelques valaisans en 1905). La clé de ce succès économique repose sur le fait que son instigateur, Antoine

²² Fonds privé, Lettre de Paul Tercier à son frère de Vuadens, Fort Saskatchewan (Alberta), le 26 février 1899.

Dupasquier, sait adapter son savoir-faire au rude climat de la Prairie canadienne, en construisant notamment des caveaux en terre pour y placer ses abeilles durant l'hiver. Dom Benoit ne manque d'ailleurs pas une occasion de relever le savoir-faire du maître-apiculteur fribourgeois et vanter les excellentes qualités du miel de la montagne Pembina, qui selon lui «ne granule jamais»²³:

«Lecteur assidu des meilleurs ouvrages et des revues les plus savantes d'apiculture, praticien émérite, sachant éprouver les théories par une application judicieuse, il a porté, dans un pays tout récemment ouvert à la colonisation, l'art de l'apiculture à un degré de perfection qu'on ne rencontre pas ordinairement dans les places toutes nouvelles. Son rucher couvre une superficie de 3 acres, disposé en amphithéâtre sur le flanc sud-ouest d'une gracieuse colline... Ce spectacle, probablement unique au Manitoba, vous fait vous demander avec surprise si vous êtes en Amérique, dans une place à ses débuts, ou si vous n'êtes pas plutôt sur les riants coteaux de Fribourg, ou sur les bords enchanteurs du lac de Lucerne ou du lac de Neuchâtel.»²⁴

On l'a dit, un des moteurs économiques des colons-pionniers de Lourdes est le *leadership* de Dom Benoit qui fait souffler sur sa colonie un vent d'Ancien Régime (la dîme est notamment instaurée) qui ne déplaît pas à Antoine Dupasquier. On perçoit d'ailleurs des influences très gréatines dans un discours sur l'apiculture que celui-ci prononce à l'hôtel de ville de Saint-Boniface, en mars 1902:

«Il n'est donc pas téméraire de dire que la ruche est une école de sagesse, qu'il y a des trésors de doctrine, des leçons de choses excellentes et du meilleur goût; que nos familles modernes, si elles étaient modelées sur cet intérieur où tout est paix, unité de direction, unité d'action, travail pour le bien de tous; si les peuples voulaient écouter l'enseignement qui s'échappe de chacune de ces modestes demeures; si les gouvernements eux-mêmes analysaient à fond ce beau modèle de république, la société si attentive aux leçons qui viennent de la nature y trouverait de grands bénéfices.»²⁵

Les pionniers fribourgeois, en particulier les Dupasquier, participent à la vie communautaire franco-manitobaine. La vie paroissiale austère de Lourdes joue, en ce sens, un rôle intégrateur important. Les *Notes sur la fondation et les premières années* de la colonie nous renseignent à ce propos:

«1895, 17 février. On commence à examiner ce qu'il y aurait à faire pour la police de l'église, question nécessaire à cause des abus de

²³ Dom Benoit, «L'apiculture à Notre-Dame-de-Lourdes, Manitoba» (article en deux parties) in *Les Cloches de Saint-Boniface*, Archevêché de St-Boniface, n° 4, 7, 1^{er} avril 1905, pp. 103-105, et n° 4, 13, 1^{er} août 1905, pp. 177-184.

²⁴ *Ibid.*

²⁵ Antoine DUPASQUIER, «Apiculture, Conférence de M. A. Dupasquier» in *Le Manitoba*, Winnipeg, XXXI, 21, 9 avril 1902.

quelques jeunes gens qui rient et causent à l'intérieur de l'église. Trois syndics sont nommés pour décider avec les prêtres de la paroisse les règlements qui sont à faire. (...) Les syndics nommés sont M. de Froment, Français; M. Jean-B. Lesage, du Bas-Canada; M. Joachim Dupasquier, Suisse.»²⁶

Malgré la bonne intégration sociale et le succès en apiculture des Dupasquier, le défrichage de la terre demeure pénible, et comme des milliers de Canadiens à cette époque Antoine, Joachim et la famille passent la frontière américaine, en 1906 ou 1907, à la recherche d'un climat plus clément. Ils s'installent dans l'Etat de l'Oregon, proche du Pacifique. A Oregon City, père et fils travaillent dans la fabrique de papier de la Crown Willamette.²⁷ Mais bientôt une crise financière touche la région et Joachim est licencié, en septembre 1908, avant de retrouver du travail pour l'hiver sur l'exploitation d'un certain Moullet, agriculteur fribourgeois originaire de Montagny-les-Monts et vivant près d'Oregon City.²⁸ Ce même mois, Léonie, née Pittet, deuxième épouse de Joachim, renseigne sa parenté de Grangettes, village de la Glâne, sur la situation économique précaire des Dupasquier aux Etats-Unis:

«Voilà bientôt deux ans que nous sommes à Oregon-City et nous n'avons pas encore pu nous y plaire un jour; je vous dirais franchement que c'est une grosse bêtise que nous avons faite de laisser nos terres pour venir nous fixer ici.(...) Pourriez-vous à la fin de mars prochain m'envoyer les trois mille francs qui me sont dûs, vous paierez encore comme c'est convenu la pension à Célestine au nouvel an; je pense que je dois avoir un peu d'argent à la Caisse d'Epargne de Vuisternens...»²⁹

En 1910, de retour «auprès» de Dom Benoit, Joachim fait l'acquisition d'un *homestead* à Lourdes. Mais vers 1913, il repart pour l'Oregon, confiant ses terres à son fils aîné Louis; c'est en raison d'un trop fort endettement, selon une de ses filles, Anna, qui se souvient que «le shérif du coin est venu saisir les cinq paires de chevaux de [son] père.»³⁰ Joachim est enterré dans l'Oregon, son père Antoine à Notre-Dame-de-Lourdes. Signe de la croissance économique régulière de la colonie au fil des décennies, plusieurs générations descendantes des colons fribourgeois restent sur les terres défrichées par leurs ancêtres pour continuer le métier d'agriculteur. Lourdes compte aujourd'hui environ 600 habitants, dont neuf dixième de francophones, et parmi eux des descendants des pionniers fribourgeois à l'accent franco-manitobain chantant qui

²⁶ Fonds privé, *Notes sur la fondation et les premières années de Notre-Dame de Lourdes au Manitoba.*

²⁷ Fonds privé, *Réminiscences de la tante Anna Jacquiard (née Dupasquier) au soir de la vie.*

²⁸ Fonds privé, Lettre de Léonie Dupasquier à sa parenté de Grangettes, Oregon City (Etats-Unis), le 13 septembre 1908.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ Fonds privé, *Réminiscences de la tante Anna Jacquiard (née Dupasquier) au soir de la vie.*

cultivent surtout le blé et le «canola», comme ils disent là-bas: le colza. Bien que leurs méthodes agricoles se soient totalement américanisées, certains font encore la fondue au fromage ou les bricelets selon la recette fribourgeoise de leurs ancêtres!

«LÀ-BAS DANS LES PRAIRIES...»

A la fin du XIX^e, l'exil représente souvent un véritable déracinement pour l'agriculteur suisse, gardien des valeurs et des traditions de sa région d'origine. Il a ensuite de la peine à replanter ses racines dans son nouveau pays d'adoption, le Canada. Le pire ennemi du migrant, c'est l'ennui: tous le disent. D'ailleurs, à la lecture de quelques missives de colons-pionniers établis à Lourdes, il ressort que les femmes semblent plus enclines au *Heimweh* que les hommes, trop absorbés par leur travail de mise en culture des sols, ou moins communicatifs sur le sujet.

Pour compenser le manque de la mère-patrie, les pionniers fribourgeois restent en contact avec les «vieux pays» en s'échangeant des photos en noir et blanc par-delà l'Atlantique et des lettres à la lecture desquelles on perçoit souvent une mythification du pays d'origine, «si légèrement délaissé». En outre, pour tenter de recréer à l'autre bout du monde des points de repère familiers, les colons continuent de reproduire, après trente ans de vie à Lourdes, la sociabilité de leur village fribourgeois, au travers notamment d'une sorte de «club suisse» informel. Lisons un extrait de la missive de 1925 d'Elise Sauter-Ruffieux, institutrice installée dans la colonie manitobaine depuis 1900, qui écrit à Jean-Marie Musy, alors président de la Confédération:

«Les distances sont longues; les compatriotes clairsemés, mais on a l'occasion de se voir le dimanche. Durant la mauvaise saison, on passe d'agréables soirées suisses. Ce sont là de petites fêtes de famille, qui depuis 34 ans apportent la joie dans nos foyers: on rit, on chante toutes nos vieilles chansons; on parle des parents, des amis, qui au pays natal, ou sur une terre étrangère, pensent encore à nous, malgré l'énorme distance, malgré les longues années d'absence. Les journaux, les revues qui arrivent de la Suisse bien aimée font le tour des familles. De loin on suit la politique du pays natal.»³¹

Signe de l'attachement des premières générations à leur culture natale, plusieurs exilés fribourgeois reviennent en Suisse pour chercher une épouse qu'ils ont souvent déjà connue avant l'exil. A la mort de sa première femme

³¹ Fonds privé, copie de la lettre de Elise Sauter au président de la Confédération helvétique, Jean-Marie Musy, Notre-Dame-de-Lourdes (MA), janvier 1925.

à Lourdes, Joachim Dupasquier vient chercher Léonie Pittet à Grangettes en 1902; ou encore, François Roch trouve sa première femme en Suisse, Rosa Berset, en avril 1912.³² Lorraine, arrière-petite-fille de François, se souvient d'une anecdote qui a fait le tour de sa famille à Lourdes:

«Ils auraient dû revenir avec le *Titanic* par New-York, alors qu'ils venaient de se marier en Suisse, mais le bateau était plein. S'ils avaient embarqué, nous ne serions certainement pas là aujourd'hui.»³³

Le succès de la colonie de Notre-Dame-de-Lourdes à la fin de sa période pionnière contraste avec l'échec de la reconquête de l'Ouest de langue française par son clergé, puisqu'en 1930, sur une population de 2 350 000 habitants dans les trois provinces des Prairies (Alberta, Saskatchewan et Manitoba), on ne compte que 135 000 francophones.³⁴ Face à l'échec, Dom Benoit dut également renoncer à ses velléités colonisatrices américaines, après avoir, tout de même, réussi à fonder quatre paroisses au Manitoba.³⁵

J. G.

Bibliographie

Emile-Henri BOVAY, *Le Canada et les Suisses, 1604-1974*, Fribourg 1976

Antoine GABORIEAU, avec la collaboration des Lourdais, *Notre-Dame-de-Lourdes (Manitoba): un siècle d'Histoire 1891-1990*, Notre-Dame-de-Lourdes (Canada) 1990 (édition réduite, disponible à la BCU)

Julien GUILLAUME, *Les agriculteurs suisses au Canada: histoire comparée du colon défricheur à l'immigrant investisseur (1867-2008)*, Université de Fribourg 2009 (mémoire de master)

³² GABORIEAU 1990, p. 494.

³³ Entretien avec Lorraine, arrière petite-fille de l'immigrant Joseph Roch, Notre-Dame-de-Lourdes (Manitoba), le 16 juin 2008.

³⁴ LALONDE 1983.

³⁵ DUPASQUIER, *op.cit.*, p. 161.